

LA PUISSANCE RUSSE AU MOYEN-ORIENT : *retour ou déclin inéluctable ?*

Clément THERME

Clément THERME est chercheur associé au Centre d'Études Turques, Ottomanes, Balkaniques et Centrasiatiques (CETOBaC, UMR 8032) de l'Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS). Il est docteur en Histoire internationale de l'Institut des hautes études internationales et du développement (IHEID) et docteur en sociologie de l'EHESS. Il est l'auteur de *Les relations entre Téhéran et Moscou depuis 1979* (PUF, 2012) et le co-directeur de l'ouvrage *Iran and the Challenges of the Twenty-First Century* (Mazda Publishers, 2013).

Si une partie des élites occidentales considèrent la Russie comme une menace permanente, force est de constater que la Russie jouit d'une réputation plus nuancée sur le reste de la scène internationale et notamment au Moyen Orient. La présente étude « La puissance russe au Moyen-Orient : retour ou déclin inéluctable », propose une analyse hors des sentiers occidentalocentrés. Il est ici question de savoir si la position russe au Moyen Orient est le fruit de l'échec des néoconservateurs américains ou d'une politique innovante dans la région. Encore aujourd'hui, il faut bien comprendre le poids de l'héritage de l'orientalisme soviétique qui conduit les élites russes à penser la politique dans la zone sous le prisme de la civilisation musulmane. La Russie est-elle une puissance par défaut ou un modèle alternatif à la vision occidentale au Moyen-Orient ? En tout cas, elle s'affirme comme un acteur incontournable dans la région en proposant des solutions originales aux crises régionales.

Mots-clefs : Russie, Moyen-Orient, stratégie alternative, Occident

Depuis la chute de l'Union soviétique, on assiste à un retour de la Russie au Moyen-Orient. Loin d'être uniforme, la politique étrangère russe s'est nourrie de la quête inachevée de l'identité russe, identité multiple car à la fois slave, musulmane, asiatique et européenne. Elle porte également un héritage certain des périodes tsariste, soviétique et postsoviétique, marquées tant par des interactions entre les deux espaces que par les ambitions idéologiques de Moscou. Encore aujourd'hui, il faut bien comprendre le poids de l'héritage de l'orientalisme soviétique qui conduit les élites politiques russes à penser la politique russe dans la zone sous le prisme de la civilisation musulmane.

Ainsi la Russie se présente comme un Etat qui a su créer des ponts avec « les mondes musulmans », où Poutine entend jouer un rôle déterminant. Néanmoins ces relations sont marquées par la menace djihadiste sur le territoire russe (Tchéchénie et Daghestan) et la mémoire de la guerre contre les moudjahidines en Afghanistan. Cette perception est structurante de la politique étrangère russe au Moyen-Orient. Moscou entend participer à la lutte anti-terroriste et à éviter toute déstabilisation en Asie centrale, son « étranger proche ». Si cette politique s'inscrit dans le discours post 11 septembre largement relayé par les occidentaux et participe d'un rapprochement russo-américain, elle révèle une vision diplomatique alternative aux chancelleries occidentales. La Russie invoque un « choc des valeurs » et s'oppose au postmodernisme (démocratie, droits de l'homme) de l'Occident tout comme à l'expansion de l'OTAN sur le territoire de l'ancien espace soviétique

Moscou a des atouts afin de faire valoir son aura stratégique dans la région, à commencer par son farouche attachement au respect des identités nationales et à l'ordre étatique au Moyen-Orient. Ce discours identitaire ainsi que le rejet de l'interventionnisme, séduit. Le positionnement russe face à la crise syrienne est à comprendre

LA PUISSANCE RUSSE AU MOYEN-ORIENT : *retour ou déclin inéluctable ?*

Clément THERME

en ce sens, d'autant que la Russie a pour ambition de protéger les minorités chrétiennes en Orient. Cette grille de lecture du conflit met d'ailleurs en lumière une influence de l'Église Orthodoxe de Russie sur la politique étrangère de Moscou dans la zone. De plus, le conflit en Syrie permet de structurer une nouvelle entente non-occidentale sur laquelle la Russie souhaite exercer son leadership politique. Elle s'articule notamment autour de l'entente avec l'Iran, lui aussi marginalisé au Moyen-Orient dans les années 1990, même si il faut relativiser ce partenariat au vu des divergences qui existent, vis-à-vis d'Israël notamment.

C'est la capacité de dialogue avec tous les acteurs moyen-orientaux qui fonde la stratégie russe dans cette région. Moscou met un point d'honneur à proposer une voie diplomatique indépendante de l'Occident, ce qui suscite l'intérêt des pays émergents et des Etats non-alignés. Pragmatique, la politique étrangère russe au Moyen-Orient se définit par une stratégie de Realpolitik plutôt que par une politique idéologique. La coopération avec l'Occident semble possible et motivée par le souci d'éviter l'effondrement de l'ordre étatique dans une région instable. En ce sens, Moscou est favorable à plus de multilatéralisme afin de résoudre des crises régionales, notamment face au risque de la prolifération nucléaire. La Russie rejoint même la position occidentale s'agissant du renforcement de l'arsenal juridique existant, même si elle oppose des divergences de forme à Washington. Le Moyen Orient s'avère être une zone charnière dans les relations russo-américaines. Cette connivence russo-américaine au Moyen-Orient s'inscrit dans la recherche d'une stabilisation à l'échelle régionale et elle a, de fait, marginalisé les autres acteurs, en particulier l'Union européenne.

L'approche russe se présente donc comme une stratégie à géométrie variable. Levier ou obstacle au règlement politique des crises, la Russie s'affirme en tout cas comme un acteur incontournable dans la région en proposant des solutions originales aux crises régionales.